

est bien étranger à ces considérations. La preuve en est qu'aujourd'hui où sa grande malice est de se faire passer pour un cercle vicieux : « Un jour ou l'autre on saura que avant dada, après dada, sans dada, envers dada, contre dada, malgré dada, c'est toujours dada », sans s'apercevoir qu'il se prive par là-même de toute vertu, de toute efficacité. Il s'étonne de ne plus avoir pour lui que de pauvres diables qui, retirés dans leur poésie, s'émeuvent bourgeoisement au souvenir de ses méfaits déjà anciens. Il y a longtemps que le risque est ailleurs. Et qu'importe si, poursuivant son petit bonhomme de chemin, M. Tzara doit partager un jour la gloire de Marinetti ou de Bajou ! On a dit que je changeais d'homme comme on change de bottines. Passez-moi le luxe, par charité je ne puis porter éternellement la même paire : quand elle a cessé de m'aller je la laisse à mes domestiques.

J'aime et j'admire profondément Francis Picabia et l'on peut sans m'offenser rééditer quelques boutades de lui sur mon compte. On a tout fait pour l'égarer sur mes sentiments, prévoyant que notre entente serait de nature à compromettre la sécurité de quelques « assis ». Le dadaïsme, comme tant d'autres choses, n'a été pour certains qu'une manière de s'asseoir. Ce que je ne dis pas plus haut, c'est qu'il ne peut y avoir d'idée absolue. Nous sommes soumis à une sorte de mimique mentale qui nous interdit d'approfondir quoi que ce soit et nous fait considérer avec hostilité ce qui nous a été le plus cher. Donner sa vie pour une idée, Dada ou celle que je développe en ce moment, ne saurait prouver qu'en faveur d'une grande misère intellectuelle. Les idées ne sont ni bonnes ni mauvaises, elles sont : à concurrence pour moi de déplaisir ou de plaisir, bien dignes encore de me passionner dans un sens ou dans l'autre. Pardonnez-moi de penser que contrairement au lierre, je meurs si je m'attache. Voulez-vous que je m'inquiète de savoir si par ces paroles je porte atteinte